



MATHEU BOURGOIS/CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Enrique Vila-Matas

13 SEPTEMBRE > ROMAN Espagne

Echec et Matas

Le prolifique **Enrique Vila-Matas** signe son roman le plus surprenant et le plus ambitieux à ce jour, *Air de Dylan*.



Enrique Vila-Matas ne souffle jamais. Après *Chet Baker pense à son art* (Mercure de France, 2011), le revoici en très grande forme avec *Air de Dylan*, qui est de toute évidence l'une de ses plus grandes réussites. On ne sera pas étonné de savoir que le narrateur est un écrivain. Celui-ci affirme être entré très tard dans le « théâtre de la vie ». Un jour, il est invité par l'université de Saint-Gall, en Suisse, à un colloque littéraire sur l'« Echec ».

La lettre est signée par un professeur de mathématiques local, un certain Echek, ce qui signifie

« ratage » en créole haïtien. Sur place, l'écrivain croise un certain Vilnius Lancastre aux faux airs de Bob Dylan. Un jeune homme qui a tourné un court-métrage, a travaillé dans la publicité et s'occupe d'archives. Lancastre aspire à devenir comme Oblomov, « personnage radicalement cosnard d'un roman russe, paradigme du ne-rien-faire ». A Saint-Gall, il vient lire le récit qu'il a écrit en quatre nuits.

C'est un « Théâtre-réalité » parlant de faits réels et très récents de sa propre existence, d'un père qu'il a toujours haï. Une nouvelle sur ce qui lui est arrivé juste après la mort de son géniteur, « tentative de lâcher du lest et de jeter son drame personnel par-dessus la première rambarde venue, tentative d'évacuer ou du moins de panser sa tragédie privée ». Et aussi une manière de faire « une

démonstration publique complète et exemplaire de la façon dont on échoue pleinement et pour de bon ».

On y entendra parler du Francis Scott Fitzgerald scénariste ; de la mère de Lancastre, femme aux très beaux yeux verts avec laquelle il se dispute ; de Claudio Aristides Maxwell, lecteur de Dickens et fin connaisseur de l'âge d'or d'Hollywood... Brillant et surprenant, *Air de Dylan* est, selon l'auteur, son livre le plus romanesque et une réinvention de son univers. On y retrouve, amplifiés, ses obsessions, son œil et son intelligence. Sa manière inimitable de célébrer la littérature tout en en faisant.

ALEXANDRE FILLON

Enrique Vila-Matas

Air de Dylan

CHRISTIAN BOURGOIS

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR ANDRÉ GABASTOU

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 392 P.

ISBN : 978-2-267-02390-9

SORTIE : 13 SEPTEMBRE



9 782267 023909

Brillant et surprenant, *Air de Dylan* est, selon Enrique Vila-Matas, son livre le plus romanesque et une réinvention de son univers.

20 septembre > ROMAN-NOUVELLES Etats-Unis

Dépossession

Avec un nouveau roman, récit d'un naufrage familial, et un recueil de nouvelles, Louise Erdrich continue de traquer ce qui dévore le cœur des hommes.



Les adorateurs de l'Américaine Louise Erdrich risquent d'être un peu déroutés par ce dernier roman, le plus personnel de ses livres selon son éditeur Francis & Taylor, qui en a déjà publié six dans sa collection « Terres d'Amérique ». Loin des polyphonies indiennes des réserves du Dakota du Nord où la romancière a ses racines (Ojibwa par sa mère et Allemande par son père, avec également des ascendances françaises) et dont elle s'est fait l'intense écho, elle se focalise dans *Le jeu des ombres* sur une famille du Minnesota durant quelques mois de 2007 : le mari, Gil ; la femme, Irene ; leurs trois enfants, Florian, 14 ans, Riel, 11 ans, et Stoney, 6 ans.

Le mariage qui fut « iconique » prend salement l'eau. Irene veut divorcer mais Gil, confiant dans sa capacité à renverser le cours des choses, refuse de la laisser partir et, miné par la jalousie, lit en cachette le journal intime de sa femme où il pense trouver des preuves de trahison. Ils sont tous les deux des « sang-mêlé », élevés par des mères célibataires. Gil est un peintre célèbre dont le principal



sujet est précisément sa femme qu'il a représentée sous toutes les coutures, à tous les âges de sa vie et dans tous les états, dans une série de portraits qui portent le nom de famille de son modèle, « America », suivi d'un numéro. Irene, de treize ans sa cadette, peine de son côté à terminer une thèse d'histoire sur l'artiste du XIX^e siècle George Catlin, « le peintre des Indiens ». Ce qui les lie – les origines indiennes, l'art, les enfants – est aussi ce qui les sépare et nourrit une guerre en corps-à-corps et à huis clos. Au début du roman où alternent les versions d'Irene et la voix d'un narrateur omniscient, dont l'identité est révélée dans les dernières pages, l'épouse avoue qu'elle a décidé d'écrire un deuxième journal qu'elle cache dans le coffre d'une banque tout en continuant d'alimenter le premier laissé à la maison. Au carnet bleu, secret, sa vérité ; dans l'agenda rouge, une fiction qui sert à manipuler les sentiments du mari et à le torturer cruellement. Tous piégés, les membres de cette famille en per-

dition se débattent dans une atmosphère de terreur larvée, de rancune rance, entre accès de violence, routine parfois douce et cessez-le-feu illusoire. Les parents, la mère surtout, trinquent. Les enfants boivent. Ce serait une classique et tragique faillite conjugale – le drame d'une femme qui s'est perdue d'avoir été trop regardée, dont l'âme a été aspirée par les yeux d'un homme qui ne soupçonne pas à quel point il la hait « tant il est obsédé par son désir de la reconquérir » – si Erdrich ne se servait de cet amour malade et dépendant, de cette histoire intime de violation, de dévotion, de dépossession, pour décliner les thèmes plus larges qui traversent ses autres livres : l'identité, la tribu, la mémoire.

Sujets que l'on peut retrouver, traités dans ce style réaliste et magique qui est la marque de fabrique de cette conteuse habitée, dans *La décapotable rouge*, qui réunit des nouvelles publiées dans différentes revues. Un deuxième recueil, *Femme nue jouant Chopin*, paraîtra à l'automne 2013.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Louise Erdrich

Le jeu des ombres

ALBIN MICHEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ISABELLE REINHAREZ
TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 272 P.
ISBN : 978-2-226-24307-2



La décapotable rouge

ALBIN MICHEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ISABELLE REINHAREZ
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 432 P.
ISBN : 978-2-226-24308-9
SORTIE : 20 SEPTEMBRE



13 SEPTEMBRE > ROMAN Etats-Unis

Broc' en stock

Le roman de l'« antiquaille personnelle », tendre et attachant.



Originaire de Detroit, Michael Zadoorian est journaliste dans la presse littéraire. Il vit avec sa famille à Ferndale, Michigan. Son premier roman traduit en français, *Le cherche-bonheur*, publié au Fleuve noir en 2010, s'était déjà fait remarquer par son humour, son côté tendre et positif, très américain – dans le bon sens du terme. Avec *La boutique de la seconde chance*, il poursuit dans la même veine, choisissant un personnage, Richard, dit Chiffonier ou Chiffo, brocanteur de son état, et un thème, la quête de la vie à travers des objets du passé, à la fois originaux, sensibles, et qui lui permettent toutes les fantaisies.

Chiffo, donc, est célibataire, et il exerce son métier de brocanteur, une authentique vocation, dans un coin tranquille de Detroit. Il vend peu, mais s'en moque. C'est un rêveur pour qui tous les objets ont bien sûr une âme. Son truc, à lui, c'est chiner, courir les ventes et les successions pour trouver de nouveaux coups de cœur.



Seule ombre au tableau : sa mère, veuve, avec qui les rapports ont toujours été difficiles mais qu'il aime vraiment, est en train de mourir à l'hôpital. Une fois qu'elle est partie, Chiffo se retrouve avec sa sœur Linda, laquelle souhaiterait bazarder la maison familiale et tout ce qu'elle contient. Horrifié, il obtient un délai de deux semaines pour tout fouiller, estimer, garder ce qui l'intéresse. Il devient le brocanteur de ses propres « antiquailles personnelles » et va subir un deuxième choc : certains objets lui dévoilent sur ses parents des secrets qu'il n'aurait jamais soupçonnés. Ainsi, ces appareils photo et les clichés pris avec, superbes, par son père, qui avait dû

refouler son rêve de devenir photographe : tous les magazines, sauf un, une seule fois, ont refusé ses photos. Il a fini par abandonner, et n'en a jamais parlé. Cette partie du roman, sur la découverte *post mortem* des êtres qui nous furent les plus chers et qu'on s'aperçoit n'avoir pas vraiment connus, est sensible, émouvante et mélancolique.

Plus tonique, en revanche, la rencontre avec Theresa, une Mexicaine aux yeux charbonneux versée dans la fripe, qui pousse un jour la porte de Chiffo, puis celui-ci dans ses retranchements. On se doute bien qu'une *love story* va naître entre eux, mais riche en péripéties. Cette *Boutique de la seconde chance*, à l'image du magasin du héros, est un bric-à-brac sympathique, un peu encombré, où l'on aime à se perdre, à flâner. Une jolie réussite.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Michael Zadoorian

La boutique de la seconde chance

FLEUVE NOIR

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN-FRANÇOIS MERLE
TIRAGE : 15 000 EX.
PRIX : 19,50 EUROS ; 312 P.
ISBN : 978-2-265-09351-5
SORTIE : 13 SEPTEMBRE



13 SEPTEMBRE > RÉCIT Italie

Un honnête homme

Eugenio Scalfari nous invite dans son voyage à travers la modernité en littérature.



En Italie, Eugenio Scalfari, né en 1924, fondateur en 1976 de *La Repubblica*, alors qu'il dirigeait l'hebdomadaire *L'Espresso*, est un Européen convaincu, fier de ses valeurs humanistes et prêt à les défendre jusqu'au bout. Il a ainsi combattu Berlusconi, lequel avait fait du journaliste et de son journal sa bête noire.

Mais Scalfari est aussi un être de culture. Nourri d'Antiquité (*L'Odyssée* d'Homère, surtout, qui demeure son guide), de littératures européennes – française notamment –, de philosophie, l'une de ses passions. Il nous convie à le suivre sur les chemins de la modernité, qu'il définit comme « un voyage », non point à travers une collection de ses chroniques, c'eût été paresse, mais dans un récit filé et tissé comme la tapisserie de Pénélope, et placé sous l'invocation de Dante.

Le titre de son livre, *Per l'alto mare aperto* (Par la haute mer ouverte), est extrait de *La divine comédie*. Mais son Virgile à lui (avec Nietzsche, qui viendra clore le voyage) s'appelle Diderot. Il le rencontre dans les jardins du Palais-Royal, comme un vieil ami, et les voici partis visiter Montaigne dans sa « librairie » près de Bordeaux.

Pas question d'un parcours chronologique par trop scolaire, il s'agit d'un vagabondage érudit, d'une méditation fondamentale avec, par exemple, sa démonstration sur la morale en politique, selon Machiavel et le cardinal de Retz. Au fil des chapitres, Scalfari monte une interview entre Sainte-Beuve et Marc Fumaroli à propos de Chateaubriand, revisite la planète Baudelaire à travers les yeux de son ami Roberto Calasso, salue Proust qui « vit » chacun de ses personnages, rapproche Joyce et Tolstoï de leur maître Homère, envisage Dostoïevski « de profil », ou Marx en admirateur de Napoléon... Juste avant de glisser deux grands Italiens : le poète Eugenio Montale et Italo Calvino, qu'il fit signer dans *La Repubblica*.

Eugenio Scalfari est un homme de convictions, qui par la force de ses arguments ne peut qu'emporter l'adhésion de son lecteur, épuisé mais ébloui par le voyage ! L'essayiste vient de publier, chez Einaudi, *Scuote l'anima mia Eros*, un traité des passions qui sera peut-être publié un jour en France. Il y tient beaucoup. J.-C. P.

Eugenio Scalfari
Par la haute mer ouverte. Notes de lecture d'un Moderne

GALLIMARD

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR FRANÇOISE ANTOINE

TIRAGE : NC

PRIX : 20 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-07-013633-9

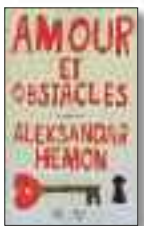
SORTIE : 13 SEPTEMBRE



24 SEPTEMBRE > NOUVELLES Etats-Unis

Sarajevo, ville fantôme

Huit nouvelles, centrées sur l'exil et l'éducation sentimentale, composent le nouveau recueil d'**Aleksandar Hemon**.



C'est un beau roman, ce sont huit belles histoires. Qui n'en font qu'une. On écrira pour simplifier qu'*Amour et obstacles*, le dernier livre du Bosno-Américain Aleksandar Hemon, est un recueil de nouvelles. Et effectivement, qu'il relate le séjour d'un ado, fils de diplomate, dans le Zaïre de Mobutu, la découverte de l'horreur et de la fascination trouble de la violence, un voyage au cœur des Balkans dans une ville qui pourrait être fantôme ou la difficulté de devoir en même temps faire ses débuts dans la vie et apprivoiser l'exil, c'est autant d'éclats de vie et de souvenirs (discrètement autobiographiques), donc de nouvelles, que nous révèle l'auteur. Et pourtant, chacune d'entre elles n'est que le miroir ou la réponse à l'autre, tant Hemon brode à l'infini sur le même thème, identité culturelle et éducation sentimentale. Il se souvient du jeune homme qu'il était et de combien il aurait aimé que le monde lui laisse l'être un peu plus... En ce sens, il ne paraît pas exagéré de penser que le siège de Sarajevo est le « motif caché dans le tapis » de cette suite romanesque.

Aleksandar Hemon est né en 1964 d'un père ukrainien et d'une mère serbe. C'est à Sarajevo, dans la Yougoslavie pluriethnique, qu'il étudie. En 1992, alors en voyage d'études à Chicago, le siège de sa ville lui interdit tout espoir de retour. Il restera aux Etats-Unis où il publie dès 1995, ne pouvant concevoir d'écrire dans une autre langue que celle de l'exil. Désormais traduit dans le monde entier, unanimement considéré (surtout depuis la publication du *Projet Lazarus*, Robert Laffont, 2010) comme l'un des chefs de file, avec Jonathan Safran Foer ou David Foster Wallace, de l'école postmoderne aux Etats-Unis, Hemon mérite pourtant que son lecteur ne soit pas intimidé par ces éloges. S'il bouscule les continuités narratives et ouvre les fenêtres de la fiction dite classique, c'est avec la grâce et la fantaisie d'un autre exilé, Vladimir Nabokov. Comme le chasseur de papillons de Vevey, Hemon semble considérer que nulle vie ne saurait être autre chose que tragiquement drôle et qu'aucune maîtresse n'est plus exigeante que l'écriture.

Aleksandar Hemon

Aleksandar Hemon
Amour et obstacles
ROBERT LAFFONT

TRADUIT DE L'ANGLAIS

(ETATS-UNIS) PAR JOHAN

FREDERIK HEL-GUEDJ

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 252 P.

ISBN : 978-2-221-13100-8

SORTIE : 24 SEPTEMBRE



OLIVIER MONY

13 SEPTEMBRE > ROMAN Portugal

Epopée calme



Gonçalo M. Tavares est un ambitieux tranquille, un audacieux placide. Le lauréat du Meilleur livre étranger 2010 avec *Apprendre à prier à l'ère de la technique*, dont le roman *Jérusalem* sort en Points début octobre, a déjà prouvé qu'il ne craignait pas les références.

Mieux, qu'il savait se frayer un chemin singulier en empruntant des voies largement ouvertes. Avec *Un voyage en Inde*, il actualise et dérouté un classique de la littérature portugaise, *Les Lusitades* de son compatriote Luis de Camões, en réinventant le voyage de Vasco de Gama. En 2003, son antihéros, Bloom, quitte Lisbonne ou plutôt fuit. L'itinéraire, indirect, passe par Londres et Paris. L'avion a remplacé le bateau. Il mettra des mois avant d'atteindre son but, l'Inde, où la nuit est « robuste », la nourriture d'Anish qui l'accueille chez lui « tranquille », et où « le Gange est la plus grande bibliothèque ».

ANTOINETTE ROZES/VIVIANE HAMY



C'est donc une épopée, mais une épopée à laquelle on aurait enlevé presque tous les attributs du genre. Une odyssee du XIX^e siècle à l'image de l'époque, individuelle, solitaire. Sans élan, faite de péripéties tragico-burlesques dérisoires. Ordinaire comme Bloom. C'est un voyage initiatique vers un fantôme d'Orient. Une archétypale quête spirituelle d'Occidental matérialiste. Bloom cherche la sagesse et l'oubli, « une joie nouvelle », il ne trouvera que l'ennui sans parvenir à se débarrasser de la mélancolie, tenace comme une tique.

Roman en fragments, en dix chants et 1 102 strophes comme son illustre modèle, le livre de Tavares déroule des vers qui n'en sont pas vraiment, des aphorismes profonds et légers, des vérités aussi définitives que relatives. Ce *Voyage en Inde*, en dépit de toutes les influences sur lesquelles il navigue, a sa tessiture et son rythme propres et ne ressemble à rien d'autre que du grand Tavares.

Gonçalo M. Tavares
Un voyage en Inde
VIVIANE HAMY

TRADUIT DU PORTUGAIS

PAR DOMINIQUE NÉDELLEC

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 24 EUROS ; 496 P.

ISBN : 978-2-8758-575-9

SORTIE : 13 SEPTEMBRE



V. R.

6 SEPTEMBRE > ROMAN Canada

La ville provisoire

Très remarqué avec un premier recueil de nouvelles, *Natasha et autres histoires*, David Bezmozgis passe brillamment au roman avec *Le monde libre*.



En ce mois de juillet 1978, la famille Krasnansky vient de quitter l'Union soviétique de Brejnev. Originaires de Riga, en Lettonie, les Krasnansky passent par Vienne en espérant se rendre à Chicago. Il y a là les parents, Samuil et Emma Borisovna ; Karl, le fils aîné, marié à Rosa et père de deux garçons de 7 et 5 ans ; Alec, le cadet, âgé de 26 ans et marié avec Polina.

Chicago, les Krasnansky souhaitent s'y rendre car une cousine germaine originaire de Vilnius s'y est installée deux ans plus tôt. Bien vite, la piste américaine tombe à l'eau. Puisque Israël ne les tente pas, pourquoi ne pas aller au Canada ? Avant cela, il leur faut faire une longue escale à Rome. La Ville éternelle va plutôt être pour eux la ville provisoire. Où ils sont d'abord logés à l'hôtel par une organisation communautaire juive. Le lecteur apprend peu à peu à mieux les connaître. Né en 1913, Samuil a un jour ratrapé « le chapeau de Molotov qui s'était envolé

sous l'effet d'une bourrasque » et a été décoré de l'ordre de l'Etoile rouge et de l'ordre de la Guerre patriotique. Convaincu qu'un foyer ne doit avoir qu'une tête, il sait parfaitement avoir épousé une « créature simple ».

Très séducteur et pragmatique, Alec n'est jamais insensible au charme féminin et se montre plein de ressources. Avec Polina, ils partagent bientôt à Rome un deux pièces avec un homme de Kichinev qui s'est rebaptisé Luigi... Remarqué avec *Natasha et autres histoires* (Christian Bourgois, 2005, repris en 10/18), épatant recueil de nouvelles, David Bezmozgis est lui aussi natif de Riga en Lettonie. Il vit à Toronto, où sa famille a émigré comme de nombreuses familles juives soviétiques. Publié et soutenu par le *New Yorker*, l'écrivain signe ici un premier roman parfaitement dosé. Bezmozgis a tout pour lui. De l'humour, un sens du récit et du portrait, une manière très habile de jouer avec les contrastes et de parler de l'exil.

AL. F.

David Bezmozgis

Le monde libre

BELFOND

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA)

PAR ELISABETH PEELLAERT

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 420 P.

ISBN : 978-2-7144-5033-3

SORTIE : 6 SEPTEMBRE



9 782714 450333

13 SEPTEMBRE > PREMIER

ROMAN Etats-Unis

Qui s'y frotte s'y Pike



Dans la collection « Noire » des éditions Gallmeister, on a déjà pris plaisir à retrouver les attachants personnages campés par William G. Tapply ou Craig Johnson. Le nouveau venu au catalogue se nomme Benjamin Whitmer et ne leur ressemble guère. C'est non dans le Montana mais à Cincinnati que nous invite cette fois un auteur né en 1972, qui a grandi dans le sud de l'Ohio et au nord de l'Etat de New York. Divisée en deux, la ville ne respire manifestement pas la joie. Ancien du Vietnam, Derrick Krieger, un flic aux méthodes tranchées, a déclenché les émeutes. Il était en train de piéger un jeune Noir pour faire tomber un groupe de dealers lorsqu'il l'a abattu de deux balles dans le dos avant d'être suspendu de ses fonctions. Derrick va croiser la route de celui qui donne son nom au premier roman de Benjamin Whitmer.

Pike n'est pas un homme facile. Il a habité Juarez, au-dessus d'une librairie, a abusé de la coke à El Paso, où il tabassait les petites frappes à coups de crosse, a été vider dans un bar à blues et dealer d'héroïne à Kansas City. A Denver, il a fait pire encore. Ce dur à cuire barbu loge

DR/GALLMEISTER



désormais dans un studio, dans un immeuble industriel en brique, fume des Pall Mall sans filtre, roule dans un pick-up Ford 1964 où il écoute exclusivement de la country. A ses côtés, on note la présence d'un jeune boxeur au direct puissant, Rory. Pike va avoir besoin de son aide. Sa fille Sarah, droguée et prostituée, qu'il n'avait pas vue depuis six ans, vient de mourir d'une overdose dans la cuisine de sa maison. Elle laisse derrière elle Wendy, fillette qui a un chaton prénommé Monster, lit déjà Edgar Allan Poe et s'installe chez un grand-père qu'elle ne connaît pas.

Noir, très noir, Pike dégage une tension permanente, une violence sourde ou bien réelle. Il faut avoir le cœur solidement accroché pour entamer ce roman coup de poing et y découvrir un héros qui ferait presque passer le Parker de Richard Stark pour un premier communiant ! AL. F.

Benjamin Whitmer
Pike

GALLMEISTER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR JACQUES MAILLOS

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 22,90 EUROS, 272 P.

ISBN : 978-2-35178-057-2

SORTIE : 13 SEPTEMBRE



9 782351 780572

13 SEPTEMBRE > RÉCIT Italie

Que fait la pelisse ?

Journaliste italienne, Lorenza Foschini évoque le monde de Proust dans un récit malicieux, *Le manteau de Proust*.



Au musée Carnavalet, Lorenza Foschini a eu accès à une salle avec des néons et une table. Pour la journaliste italienne, on y a posé une boîte en carton qui, une fois ouverte, dispensait une odeur de camphre et de naphthaline. A l'intérieur, était rangé un manteau en laine gris taupe, croisé, fermé par une double rangée de trois boutons, avec une doublure de loutre. Pas n'importe lequel. Celui dont Marcel Proust « s'est enveloppé pendant tant d'années, celui étendu sur ses couvertures quand il écrivait la Recherche dans son lit ».

Le délicieux petit livre – dont une première traduction a paru en 2008 chez Portaparoie à Rome – que signe la directrice adjointe de Rai Notte se lit comme une variation autour de l'univers du grand Marcel. Et comme une amusante réflexion sur l'héritage et la famille. Lorenza Foschini y brosse un portrait fouillé du collectionneur qui fit don dudit manteau au musée. Propriétaire d'une usine de parfums, Jacques Guérin avait été soigné par Robert Proust, le frère de l'écrivain, à la fin des années 1920. Plus

tard, découvrant que Marthe Dubois-Amiot, l'épouse du médecin, brûlait les papiers de Marcel ou s'apprêtait à les vendre, il les racheta aussitôt.

Féru de Proust, Guérin resta en contact régulier avec le brocanteur qui était également l'homme à tout faire de Marthe. Opiniâtre, il réussit d'abord à mettre la main sur un carton à chapeau contenant lettres et photos de premier ordre. Au cours d'une conversation, bien plus tard, le brocanteur finit par lui parler d'un vieux manteau que lui avait donné Marthe. Manteau qu'il enroulait désormais à ses pieds lorsqu'il allait à la pêche ! Mécène généreux, Jacques Guérin hébergea et aida Jean Genet – qui lui dédia *Querelle de Brest* – à sa sortie de prison, racheta à Maurice Sachs les manuscrits de Radiguet, rendit Violette Leduc follement amoureuse et mourut presque centenaire après avoir dispersé sa collection.

Lorenza Foschini lui rend un bel hommage dans un récit qui montre les aléas du destin. Un pur régal.

AL. F.

Lorenza Foschini

Le manteau de Proust

QUAI VOLTAIRE

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR DANIELE VALIN

TIRAGE : NC

PRIX : 15 EUROS ; 141 P.

ISBN : 978-2-7103-6897-7

SORTIE : 13 SEPTEMBRE



9 782710 368977

12 SEPTEMBRE > TRAITÉ France

Aux âmes bien nez

Un florilège olfactif, où **Philippe Claudel** se livre plus que dans ses romans.



HERVÉ TOUROUDE/STOCK



Philippe Claudel

Philippe Claudel est un gourmand de la vie, un sensuel, et l'un des rares écrivains à privilégier l'un de nos sens les plus malmenés, dont les ressources – infinies – sont mal connues et pas assez exercées par les humains : l'odorat. Sachant que, des narines au cerveau, il n'y a qu'un soupir, et que celui-ci, notre ordinateur central de bord, commande à la fois notre mémoire et notre main, Philippe Claudel a eu l'excellente idée de rédiger une espèce de florilège olfactif, qui est aussi son livre le plus personnel à ce jour. Dont la morale pourrait être : dis-moi ce que tu sens – dans les deux sens du terme : ce que tu respirez, et ce que tu exhales toi-même – et je te dirai qui tu es. Quelques pisse-froid inodores et sans humour lui reprochent déjà ce qu'ils considèrent comme une frivolité littéraire : ils ont tort. Il n'existe pas de petit sujet pour un écrivain talentueux, et l'on sait depuis toujours ce que les détails révèlent d'une personnalité. Rangés sagement par ordre alphabétique,

comme des fioles dans un coffret d'échantillons, voici donc 63 textes, d'« Acacia » à « Voyage », où le parfois un peu cru (à propos du « Sexe féminin ») côtoie le plus anodin, et fait rejaillir des souvenirs : ces junkies des années 1980, pour qui le jeune Philippe prenait plaisir à rouler des joints, sans en consommer lui-même, dit-il. Ou encore cette odeur de chou dans laquelle il a baigné durant son enfance, comme tous ses camarades, et qu'il aime encore. Il est comme ça, Claudel, le succès et la notoriété ne l'ont pas changé. D'ailleurs, il vit toujours à Dombasle,

près de Nancy, sa ville natale, mais loin des odeurs délétères de la capitale. Parmi cette symphonie qui eût ravi et horrifié à la fois des Esseintes, on notera le texte consacré au « Cigare », fort beau poème en prose exalté à la gloire de Cuba (le pays et les gens, pas le régime), sur quoi Philippe Claudel avait déjà publié, en 2002 et hors commerce pour le groupement de librairies Initiales, des *Carnets cubains* épatants. Pour le cannabis comme pour le havane, notre homme est un « fumeur non pratiquant ». Il confie avoir toujours à portée de main sur son bureau un beau cigare, qu'il tripote, hume et embouche parfois, mais sans jamais l'allumer. Outre qu'il redoute de retomber dans l'addiction tabagique, les arômes du havane, si spécifiques et si complexes, suffisent à son bonheur et à le faire voyager. Le lecteur vagabond de *Parfums* le suit avec plaisir dans ses textes qui rappellent parfois, par leur modestie, leur minutie et leur sensibilité, le meilleur de Philippe Delerm. Et c'est un compliment. J.-C. P.

Philippe Claudel

Parfums

STOCK

TIRAGE : 50 000 EX.

PRIX : 18,50 EUROS ; 220 P.

ISBN : 978-2-234-07325-8

SORTIE : 12 SEPTEMBRE



9 782234 073258

3 OCTOBRE > ROMAN France

La fiancée de papier

Un inédit d'**Alexandre Vialatte** de 1933. Inachevé, mais étonnant.



DE/LE DILETTANTE



Alexandre Vialatte

Le poète Jacques Réda, dans sa notice sur Alexandre Vialatte (1901-1971) pour *Le nouveau dictionnaire des auteurs* Laffont-Bompiani, écrit de son œuvre qu'elle est « des plus singulières de son époque ». Parfaite appréciation, laquelle se renforce à chaque publication posthume. Mais pas mal de livres de Vialatte sont posthumes, dont *La maison du joueur de flûte* (paru en 1987). *Le cri du canard bleu* constitue une nouvelle pièce de ce puzzle déroutant. Un roman labyrinthique, datable, d'après la correspondance entre Vialatte et Pourrat, de 1933, dont on ne saura jamais si sa structure et sa complexité sont dues à son inachèvement ou à la volonté de l'écrivain. Le tout masqué derrière un style tout en élégance et en arabesques, un feu d'artifice de formules. Comme celle-ci, qui sert d'incipit : « *La Beauté ne s'explique pas.* » Essayons quand même. Celui à qui, tout minot, « elle s'impose », c'est le héros, Etienne Berger – dont Vialatte réutilisera plus tard le patronyme dans *Le fidèle Berger*, son roman « de guerre » autobiographique, paru en 1942. Etienne est un jeune Auvergnat, fils d'aubergiste de village et gardien de chèvres. Il va

aussi à l'école, poursuivra au collège et au lycée. C'est là que l'écrivain, qui s'englobe à la page 35 dans un « nous » avant de basculer dans les souvenirs personnels à partir de la page 53, l'a connu. Etienne est un rêveur lunaire, colosse blond bouclé tout de noir vêtu, portant toujours béret et parapluie. Un garçon « rustique et pastel ». Parce que, tout gosse donc, il est tombé amoureux d'Estelle, star des « Ballets féériques », un numéro de cirque représenté sur une affiche en couleurs placardée sur un mur de son village, où elle s'est délitée peu à peu. Il y a eu aussi, dans ses premiers émois, Mlle Lantelme, la jeune institutrice fantasque qui disparaîtra pour se faire ermite dans la montagne, puis se fera raver par un « sauvage aux yeux bleus », mi-homme, mi-centaure. Auparavant, elle aura offert à chacun de ses élèves l'un des canards-leurres qui

trônaient sur une étagère de sa classe. Etienne a hérité d'un canard vert, mais dit « bleu de Colombie ». Il le conservera comme une relique, un talisman, un totem. Vialatte, qui tirait le diable par la queue, a pu, grâce à son ami Paulhan, partir en Allemagne de 1922 à 1928, comme traducteur (notamment de Kafka, le premier en français), interprète, journaliste. A un moment, il rencontre un garçon de bureau-violoniste prénommé Siegfried, lequel lui rappelle Etienne, qu'il n'a jamais revu pour d'obscures raisons. Obscur aussi, et affreusement prémonitoire, ce passage où il se rappelle « *trois petits juifs dans une pauvre salle d'attente de Bavière. Ils croyaient que leurs billets étaient pour Jérusalem ; c'était leur mère qui avait dû le leur dire ; ils sont descendus un peu plus loin, dans un pauvre village de neige recouvert de fumées jaunâtres.* » *Le cri du canard bleu* a été écrit, et abandonné, rappelez-le, en 1933, l'année même où Hitler devenait chancelier... En pleine rentrée littéraire tapageuse, ce nouveau Vialatte vient à point nommé comme un antidote, une oasis, une gourmandise. J.-C. P.

Alexandre Vialatte

Le cri du canard bleu

LE DILETTANTE

TIRAGE : 1 515 EX.

PRIX : 10 EUROS ; 64 P.

ISBN : 978-2-84263-735-4

SORTIE : 3 OCTOBRE

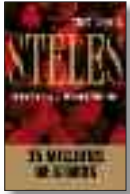


9 782842 637354

13 SEPTEMBRE > HISTOIRE Chine

La faim du monde

Yang Jisheng raconte comment Mao a tué par la faim 36 millions de personnes.



Lorsque son père meurt de faim en 1959, Yang Jisheng ne fait pas le lien avec la politique. Il avait 19 ans, il était communiste. A force de voir comment l'information se fabrique – il a travaillé jusqu'en 2001 pour l'agence officielle Chine nouvelle –, Yang Jisheng se lance dans une vaste enquête. C'était en 1989, l'année de Tiananmen. Voici donc enfin traduit un livre essentiel pour comprendre de l'intérieur ce que fut, de 1958 à 1961, la grande famine en Chine. Grande, elle le fut par l'ampleur avec ses 36 millions de victimes. Grande, elle le fut aussi par la peur qu'elle inspira et le silence qu'elle engendra. Il fallait du courage à Yang Jisheng pour s'embarquer sur une telle galère, comme il lui en faut toujours comme rédacteur en chef du magazine *Yanhuang Chunqiu* (Annales chinoises) dont le site Internet est régulièrement bloqué par les autorités.

A partir de l'édition en deux volumes parue en 2008 à Hongkong, fruit de dix ans de travail, Yang Jisheng a concocté ce résumé – de plus de 600 pages tout de même ! – où l'essentiel est dit. En bon journaliste, il a construit son livre comme un reportage. Il donne tous les éléments – discours, articles, témoignages, etc. – pour saisir



comment s'est mise en place cette épouvantable tragédie. Et il raconte comment les provinces chinoises ont été poussées vers la mort par le délire d'un homme.

La figure de Mao plane sur cette vaste enquête. C'est lui qui dirige la politique du « grand bond en avant » dont la grande famine est la conséquence. Derrière ce terme, il faut entendre collectivisation, privation et épuisement des campagnes pour préserver les villes. Pour Mao, la faim justifie les moyens. Il fait entrer la brutalité

dans les villages, avec la volonté de détruire la famille qui représente la dernière structure sociale échappant encore au contrôle du parti, et il instaure des cantines communes qui dépouillent encore un peu plus les paysans de leurs biens.

« La faim avant la mort est encore plus terrible que la mort », écrit Yang Jisheng. La conférence de Lushan en 1959 intensifie cette catastrophe sans précédent dans des conditions climatiques normales, sans guerre et sans épidémie. Et la répression est terrible pour ceux qui sont pris avec quelques graines dans leurs poches. On voit ainsi se développer le suicide, la folie et le cannibalisme à grande échelle avec des parents qui vont jusqu'à manger leurs enfants. On trouve même de la viande humaine sur les marchés...

Pourquoi avoir donné à ces trois années effroyables le titre poétique de *Stèles* qui nous renvoie à Victor Segalen ? On le comprend après être ressorti de cet enfer où les gens mangent des écorces, de la terre, du fumier et vont jusqu'à se dévorer eux-mêmes. Pour lutter contre l'oubli et donner à toutes ces victimes une sépulture pour l'histoire. **LAURENT LEMIRE**

Yang Jisheng
Stèles. La grande famine en Chine (1958-1961)

SEUIL

TRADUIT DU CHINOIS PAR LOUIS VINCENTOLLES ET SYLVIE GENTIL
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 28 EUROS ; 672 P.
ISBN : 978-2-02-103015-0
SORTIE : 13 SEPTEMBRE



14 SEPTEMBRE > HISTOIRE Allemagne

Le sociologue du monde gris

Les Belles Lettres rééditent la remarquable étude de **Siegfried Kracauer** sur les employés.



Ses grands livres furent écrits à la fin des années 1920 et au début des années 1930, brûlés sous le nazisme, oubliés après la guerre puis redécouverts bien plus tard à la faveur de ceux de Walter Benjamin. Siegfried Kracauer (1889-1966) fait partie de ces auteurs que les initiés gardent pour eux. Des avant-gardes qui ouvrent vraiment des chemins, des esprits curieux, des universitaires inclassables.

Journaliste, romancier, sociologue, historien, Siegfried Kracauer passa d'un genre à l'autre avec la volonté d'exprimer son époque sous toutes ses facettes. Connu des cinéphiles par *De Caligari à Hitler* (L'Age d'homme, 2009), un essai sur l'émergence du nazisme vue à travers le cinéma expressionniste allemand, ce brillant intellectuel juif fut l'une des figures majeures de la République de Weimar. Comme tous les auteurs devenus cultes, ils ont

des adeptes. C'est là qu'il faut se méfier. Le moindre papier griffonné peut vite faire office de traité. Ce n'est pas le cas avec *Les employés*. Ce fut même un livre attendu qui n'eut pas l'audience espérée lors de sa première parution aux éditions Avinus en 2000, puis à celles de la Maisson des sciences de l'homme en 2004.

Pour cette nouvelle édition, la traduction et la présentation ont été revues. A la recension qu'en avait faite Walter Benjamin, il a été ajouté le compte rendu d'Ernst Bloch, autre bel esprit de cette époque, ainsi que des extraits de la correspondance entre Adorno et Kracauer.

Dans *Les employés*, on voit se déployer l'originalité et la subtilité de Kracauer. Cette manière de faire de la sociologie comme de la poésie. En procédant par petites touches, en dévoilant la société sous les angles les plus inattendus. Pendant dix semaines, statistiques et premières études sur le sujet en main, Kracauer s'immerge dans ce Berlin des employés et des employeurs. A la lumière du marxisme, il feuillette ce monde gris comme un album de photographies. Pour nous, elles ont jauni. Mais elles conservent une

atmosphère et nous disent quelque chose sur la condition humaine, la monotonie, la souffrance et le désespoir. On y verrait bien passer Kafka, le génie qui se cachait sous la banalité de l'employé modèle.

« Les employés qui peuplent aujourd'hui Berlin et les autres grandes villes constituent des masses dont le mode de vie est de plus en plus uniforme. » Des masses qui sont à la veille de subir l'onde de choc d'une crise économique qui entraînera l'Allemagne dans le chaos, et Kracauer en exil, d'abord à Paris, puis à New York. La belle collection « Le goût des idées » de Jean-Claude Zeyerstein a ceci de formidable qu'elle donne aux grands textes une seconde chance. Car en matière éditoriale, les redécouvertes ne sont pas moins essentielles que les découvertes.

L. L.

Siegfried Kracauer
Les employés. Aperçus de l'Allemagne nouvelle (1929)

LES BELLES LETTRES
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR CLAUDE ORSONI
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 13 EUROS ; 176 P.
ISBN : 978-2-251-20017-0
SORTIE : 14 SEPTEMBRE



19 SEPTEMBRE > HISTOIRE France

Le Who's Who du crime

François Angelier et Stéphane Bou dirigent un stupéfiant *Dictionnaire des assassins et des meurtriers*.



Ils ne sont peut-être pas tous là, mais ils font tous peur ! C'est d'ailleurs leur raison d'être. Faire descendre le monde aux gémonies : montrer l'invisible, nommer l'innommable. C'est pourquoi ce Who's Who du crime est un peu plus qu'un annuaire des assassins. Une sorte d'envers du monde où se manifeste ce sentiment de la démesure que les Grecs traduisaient par le terme *hubris*.

Producteur de l'émission « Mauvais genre » sur France Culture, spécialiste de Jules Verne – on lui doit un précieux *Dictionnaire* et un *Album* de la « Pléiade » – et amateur de mystiques, François Angelier est attentif à tout ce qui se passe à la marge. Cette descente aux enfers effectuée avec son collègue Stéphane Bou, journaliste et chroniqueur sur France Inter, n'était pas sans danger, surtout quand on pilote un collectif.

Le résultat de ce *Dictionnaire des assassins et des meurtriers* est à la hauteur des espérances. A la différence du fameux *Dictionnaire des assassins* de René Réouven (Denoël, 1974 et 1986), dans lequel l'auteur des *Histoires secrètes de Sherlock*



Holmes avait écrit toutes les notices, il s'agit ici à chaque fois de petits « essais noirs », d'analyses, de mises en perspective signées par une quarantaine de journalistes, écrivains, universitaires et curieux. Parmi eux, citons Denis Crouzet, Pascal Ory, Arlette Farge, Elisabeth de Fontenay, Christian Jambet, Pierre Cassou-Nogues, Didier Blonde, Christine Montalbetti, Michel Meurger ou Pacôme Thiellement.

Tous ont répondu à ces interrogations fondamentales : « Comment s'articule le rapport entre un bourreau et sa victime ? Entre une haine et sa cible ? D'où vient le geste et quel est son mobile ? De la figure de quel mal est-il le symptôme ? Comment est-

il reçu par ceux qui le découvrent ? Comment peut-il produire des positions et des jugements contradictoires ? Comment une violence peut-elle se faire discours ou message à décoder ? »

Qu'ils soient religieux, mythiques, imaginaires ou historiques, ces monstres nous montrent l'autre côté de l'âme humaine, et chacun trouvera matière à réflexions avec Gilles de Rais, Jules Bonnot, Lacenaire, Landru, Violette Nozière, Jack l'éventreur, les sœurs Papin, le docteur Petiot, mais aussi le Max Aue de Jonathan Littell, le Patrick Bateman de Bret Easton Ellis, le Hannibal Lecter de Thomas Harris, Le Lafcadio de Gide, le Meursault de Camus, le Raskolnikov de Dos-

toïevski, le Jacques Lantier de *La bête humaine* ou, plus surprenant, l'esclave de Hegel qui apparaît dans *La phénoménologie de l'esprit* pour un meurtre symbolique. Dans ce panthéon noir, il y a même une place pour une victime : Elizabeth Ann Short, alias le Dahlia noir, terrifiant trait d'union entre l'assassinat et les beaux-arts... L. L.

Sous la direction de François Angelier et Stéphane Bou

Dictionnaire des assassins et des meurtriers
CALMANN-LÉVY

TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 27,40 EUROS ; 608 P.
ISBN : 978-2-7021-4306-3
SORTIE : 19 SEPTEMBRE



12 SEPTEMBRE > ESSAI France

Les « filles » du dictateur

La journaliste Annick Cojean, dans un livre terrifiant, révèle le pire secret du dictateur libyen Mouammar Kadhafi.



C'était huit jours après la mort du dictateur. Le 29 octobre 2011, alors que le corps de Mouammar Kadhafi venait d'être porté en terre, dans les rues de Tripoli en fête, Annick Cojean, grand reporter au *Monde*, envoyée dans la capitale libyenne pour évaluer le rôle des femmes durant la révolution, faisait la connaissance d'une jeune femme de 22 ans, Soraya. Ce que celle-ci lui confessa alors, bravant la honte et le chagrin, dévoila le dernier secret, peut-être le plus terrifiant, du tyran.

Soraya avait 15 ans lorsqu'elle rencontra Kadhafi dans la cour de son école, pavoisée pour accueillir le « Guide » comme il convient. Ce fut ce jour-là que son enfance, et d'une certaine façon sa vie, s'acheva. Enlevée et enrôlée de force par les sbires du régime dans un invraisemblable bataillon d'esclaves sexuelles où des amazones illuminées côtoient des « gouvernantes » ukrainiennes et de pauvres filles égarées par la dope et l'argent, elle sera systématiquement violée, battue, forcée à consommer de l'alcool et de la



cocaïne. Le colonel Kadhafi, archange de la révolution « verte », se révèle un satyre dément, un érotomane et un bourreau d'une cruauté

inouïe à cent lieues de sa volonté initialement revendiquée de moderniser le statut de la femme arabe ou de son image de pieux croisé. L'article qu'écrivit, suite à cette rencontre, Annick Cojean, fit grand bruit. A n'en pas douter, il en ira de même avec *Les proies*, terrifiant livre-enquête où la journaliste repart sur les traces de Soraya, arpente à nouveau son histoire, avant de mener une enquête plus générale, et non moins glaçante, sur ce « système d'esclaves sexuelles », ces enfants massacrées que Kadhafi appelait ses « filles ». Elle y montre toute la détresse, la solitude et la peur de ces filles, victimes non seulement de leur dictateur, mais aussi d'une société, qui considère leur déshonneur comme le sien. Et c'est ainsi que, s'ils les retrouvent jamais, les pères, les mères, les familles ne veulent plus rien savoir de ces filles souillées. Chacun savait et tout le monde s'est tu. Dans chaque rue de Libye ou dans chaque chancellerie occidentale. La raison d'Etat, lorsqu'elle s'applique à des Etats sans raison, est une ignominie. O. M.

Annick Cojean

Les proies : dans le harem de Kadhafi
GRASSET

TIRAGE : 16 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 336 P.
ISBN : 978-2-246-75921-8
SORTIE : 12 SEPTEMBRE



13 SEPTEMBRE > DOCUMENT Grande-Bretagne

Amour et détresse sous Staline

A partir d'une correspondance entre deux amants séparés par la guerre et le goulag, le spécialiste de la Russie **Orlando Figes** tisse un témoignage bouleversant de cette histoire d'amour malgré la Terreur stalinienne.



Lev Michtchenko rencontre Svetlana Ivanov à la faculté de physique de Moscou en 1935. Elle est sémiante et ne manque pas d'admirateurs ; lui, ni grand ni costaud, était plus effacé : « avec des yeux bleu tendre et une bouche charnue », il avait gardé

dans ses traits la candeur de l'enfance. « Sveta » lui trouvait certainement quelque chose de singulier. Lev, de son côté, l'avait remarquée et s'en était aussitôt épris. Ils commencent à flirter très chastement – échangeant douces paroles, poésies, à peine un baiser (la Révolution n'est pas pour les joies du sexe). Les deux jeunes gens sont typiques de cette élite destinée à bâtir les fondements de la nouvelle société. Peu importe que les parents de Lev, assimilés à des Russes blancs, fussent tués pendant la guerre civile qui déchirait le pays après la révolution d'Octobre, le jeune physicien croit fermement à l'utopie égalitaire. En ce début de règne stalinien, Lev et Sveta formaient un couple idéal de protagonistes du progrès. Mais le pacte germano-sovié-



Orlando Figes

tique vole en éclats, et la Grande Guerre patriotique est déclarée. Fini le conte de fées soviétique : les amants sont séparés. Lev est mobilisé et très vite capturé par l'armée allemande. Dans le stalag (« camp de prisonniers pour officiers »), Lev compte parmi ces captifs cultivés qui pourraient servir d'espions, mais il refuse l'offre des Allemands. La vengeance est rude, on l'envoie

à Buchenwald dont il réussit à s'évader... Quand les Américains le trouvent, il les supplie de le renvoyer parmi les siens, et ce malgré leur offre de travailler en Amérique. Dans la fin est le commencement, et ici c'est le début du calvaire de Sveta et Lev. Ce dernier, soupçonné par les hommes du régime de Staline d'avoir collaboré avec l'ennemi, sera envoyé dans un goulag près de l'Arctique où les températures chutent jusqu'à - 50 °C !

Quatorze années vont séparer les deux anciens étudiants de physique qui s'étaient rencontrés à la faculté à Moscou, jours amers où leur amour brûlera de manière aussi vive que douloureuse et dont témoignent des milliers de lettres qui échappèrent à la censure.

En 2007, l'historien britannique spécialiste de la Russie Orlando Figes

découvre dans des archives à Moscou ces trois malles de correspondance. Et c'est avec un souffle quasi romanesque que l'auteur, notamment des *Chuchoteurs* (Denoël, 2009), restitue cette sublime foi dans un lien plus solide encore que les barbelés des camps. **SEAN J. ROSE**

Orlando Figes

Les amants du goulag

PRESSES DE LA CITÉ

TRADUIT DE L'ANGLAIS ET DU RUSSE PAR PIERRE-EMMANUEL DAUZAT

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 19,50 EUROS ; 308 P.

ISBN : 978-2-258-09478-9

SORTIE : 13 SEPTEMBRE

9 782258 094789

9 782258 094789

5 OCTOBRE > BD Belgique-Italie

Des vies minuscules

Le scénariste et acteur de théâtre **Vincent Zabus** et le dessinateur **Thomas Campi** observent les habitants sans signe particulier d'un même immeuble.



Le scénariste et acteur de théâtre Vincent Zabus et le dessinateur Thomas Campi observent à la loupe les habitants sans signe particulier d'un même immeuble.

Ils ont tous deux une très courte quarantaine. Mais l'un, Vincent Zabus, est belge, qui mène une carrière dans le théâtre comme auteur et comédien. L'autre, Thomas Campi, qui est né et a grandi en Italie, vit et dessine actuellement en Chine. Ensemble, mais à distance, ils ont fait *Les petites gens*, c'est-à-dire beaucoup avec pas grand-chose. L'action, si l'on peut dire, s'organise autour d'un seul immeuble qui pourrait se situer dans une ville italienne, puisque c'est Thomas Campi qui tient les pinceaux ; mais pas forcément, si l'on en croit certaines vignettes. Elle concerne ses habitants, apparemment sans histoire. Et on ne pourra



CAMPI, ZABUS/LE LOMBARD

s'en plaindre car tel est bien le propos du livre : raconter les histoires de gens qui n'en ont pas. En entomologistes scrupuleux, Vincent Zabus et Thomas Campi ont rassemblé une demi-douzaine d'objets d'étude. Paul est un fonctionnaire résigné, qui aspire à une vie casanière. Louis et son père se sont enfermés en eux-mêmes depuis la mort prématurée de leur mère et épouse. Irina

tente sans illusions de revivre les émotions de sa jeunesse de danseuse professionnelle. Lucie occupe sa vieillesse comme elle peut, tout en faisant des ménages pour compléter sa maigre retraite. Monsieur Armand fait bibliothécaire de quartier depuis sa fenêtre du rez-de-chaussée, d'où il voit défiler tous ses voisins. A chacun, il va arriver quelque chose – oh ! rien de spectaculaire – qui va modifier sa situation, son humeur et son rapport aux autres.

A ce stade, on craint le pire, et on a tort. Car, non sans humour, Vincent Zabus et Thomas Campi s'y entendent pour soumettre avec une extrême douceur leurs antihéros à des propositions banales, vaguement absurdes. Ce recul leur évite de basculer dans le pensum bien pensant, sans les empêcher, loin s'en faut, de cerner les petits riens de ces vies minuscules.

FABRICE PIAULT

Thomas Campi, Vincent Zabus

Les petites gens

LE LOMBARD

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 14,99 EUROS, 72 P. COUL.

ISBN : 978-2-8036-3102-5

SORTIE : 5 OCTOBRE

9 782803 631025

9 782803 631025